

A MON AMI LE VICOMTE P. JEAN DE LAUTREC.

A RIO-JANEIRO, BRÉSIL.

(Réponse aux vers insérés dans le *Nouveau-Monde* du 24 Sept. dernier.)Félice te, che si parlò a tua posta!
ALIGHIERI, *Inferno*, Canto XVI.

I.

D'où vient que maintenant, ennemi de l'étude,
Je vais cherchant partout l'ombre et la solitude?
D'où vient que j'ai le cœur plein de vagues regrets?
D'où vient que la campagne a pour moi tant d'attraits?

Ah! le séjour des champs est fait pour l'âme tendre.
Le cri de l'opprimé ne s'y fait pas entendre.
Le calme et le silence y règnent. Les oiseaux,
Mêlant leurs douces voix aux doux bruits des ruisseaux,
Y font une musique ineffable et céleste
Qui chasse de l'esprit tout souvenir funeste.

Le ciel vous y sourit; un vent suave et frais,
Nuage de parfums, s'élève des forêts.
La lumière partout s'y jouant avec l'ombre,
Offre aux regards charmés des contrastes sans nombre.
Tout invite au repos, ce gazon non foulé,
Comme un riche tapis sous vos pieds déroulé;
Dans ce pli du valloir, cette source féconde,
Répandant à l'entour la fraîcheur de son onde.
Cette blanche aubépine au bord de ce sentier,
Mariant ses rameaux à ceux de l'églantier,
De ces chânes touffus le magnifique dôme,
Et ces fleurs dont la brise épand le doux arôme,
Mille charmes encor que l'art ne peut donner,
Et que l'ennui jamais ne vient empoisonner.

O lointaines rumeurs des plaines infinies,
O chœurs mystérieux, étranges harmonies,
Hymne de la nature, immense, universel,
O spectacles charmants de la terre et du ciel,
Noyez-moi tout entier dans vos vagues d'extase,
Et, soulevant un peu le fardeau qui m'écrase,
Répandant sur mon cœur un opium divin,
Rendez-moi le repos auquel j'aspire en vain;
Dans l'eau de paix, sur moi comme une mer versée,
Submergez tous mes sens et toute ma pensée.

Et vous, chantes ailés, poursuivez vos concerts,
Epanchez à grands flots vos notes dans les airs,
Afin que mollement étendu sur ces mousses,
Je m'endors peut-être au son de vos voix douces,
Et qu'un rêve de flamme, aux prismes merveilleux,
Me soulève de terre et me ravisse aux cieux.

II.

Poète, votre Muse, au grave et doux sourire,
Met un divin parfum dans l'air que je respire,
Plein d'ingénuité, de grâce et d'enjouement,
Ton langage m'attire irrésistiblement.

M'initiant aux sens confus de la nature,
Vous me faites rêver aux fleurs, à la verdure,
Aux bois pleins de mystère, aux champs silencieux,
Aux merveilles sans nom de la terre et des cieux.
Vous m'emplissez le cœur de joie et d'espérance,
Car, savez-vous, Lautrec, que, malgré la distance,
Comme un rempart d'airain élevé entre nous,
Votre magique vers me rapproche de vous?

DE N. LARA.

Montpellier, Août 1872.

ON SE LES ARRACHE.

Un écrivain français raconte sous ce titre des choses amusantes au sujet de la popularité de la musique de la garde républicaine, depuis surtout ses triomphes en Amérique :

La vogue dont jouit en ce moment la musique de la Garde républicaine est immense.

Aussi M. Paulus, le chef de ce corps, ne sait-il plus où donner la tête.

On s'arrache littéralement sa musique.

Si cela continue, il ordonnera à ses musiciens de faire quelques couacs afin de pouvoir vivre un peu en paix.

Dès six heures du matin, M. Paulus est éveillé en sursaut par des visiteurs importuns.

—Monsieur, je suis un envoyé du Sha de Perse.

—Que veut ce souverain ?

—Votre musique. Faites la venir et tous vos artistes seront décorés de l'ordre de l'Éléphant-Blanc.

—Mes musiciens arrivent de très loin et la mer les a rendus malades. Ils ont besoin de repos.

—Venez, car si je ne parviens pas à vous emmener, mon souverain maître me fera empaler.

Arrive un autre ambassadeur. Celui-ci est un sauvage vêtu avec toute la simplicité des modes de son pays.

—Ciel-de-Perdrix, le grand chef, fait demander le chef de musique au visage pâle. Il veut entendre les sons harmonieux de la musique de la garde républicaine. Il donnera pour cela bon gîte et nourriture confortable composée de rôtis et de ragouts de jeunes hommes et d'adolescentes aux chairs les plus tendres.

M. Paulus fait une grimace significative.

—Cela ne paraît pas vous convenir. Alors à mon retour je suis sûr de mon affaire, je serai scalpé. Cruelle perspective!

Arrive un monsieur.

—Dans quel pays allez-vous me proposer de m'expédier? lui demande le chef du célèbre corps de musique.

—Pas loin, au faubourg Saint-Germain seulement. Et encore pas toute votre musique, une clarinette seulement.

—Ce n'est guère.

—Je marie ma fille et en l'honneur de la signature du contrat de mariage je veux donner un grand concert. Comme nous n'avons pas d'artistes en renom en ce moment à Paris, j'ai pensé que mes invités seraient flattés d'entendre une clarinette de la garde républicaine. Un morceau de piano joué par ma femme, un solo de clarinette et une fable dite par mon neveu, voilà un programme charmant pour une soirée.

—Et cela vous coûtera moins cher que si vous preniez des artistes de l'opéra.

—Je marierai prochainement mon fils, alors je vous demanderai votre grosse caisse.

—Seulement comme la musique de la garde républicaine ne peut louer *des artistes et des instruments pour noces et soirées*, veuillez adresser votre demande à M. Thiers.

—Très bien, je me rends à Trouville.

Une dame vient trouver M. Paulus. Elle est accompagnée d'un grand garçon de dix-neuf ans.

—Monsieur, dit-elle au chef, j'ai l'honneur de vous présenter mon fils que je destinai au conservatoire, mais dans cette singulière boîte... à musique, les jeunes gens n'arrivent à rien. Aussi je viens vous prier de vouloir bien prendre mon garçon.

—Mais ma musique est au grand complet.

—Je suis fort riche et je suis toute disposée à faire les plus grands sacrifices pour que mon fils puisse remplacer un de vos musiciens. Je donnerai volontiers dix mille francs. Car le jour où mon Jules fera partie de la musique de la garde républicaine il fera un magnifique mariage.

—J'ai un triangle qui va bientôt prendre sa retraite.

—Je vais devancer cette époque.

—Et comment cela?

—En l'épousant. Comme je suis veuve cela m'est permis. Et mon mari ne pourra refuser de céder son triangle à son beau-fils.

—Mais...

—Je sais que je ne puis vous demander sa main; je vais alors faire cette démarche auprès de M. Thiers. Je pars pour Trouville.

PAUL GIRARD.

UN TRAIT DE PIE IX.

Un correspondant de Rome écrit :

Si vous étiez entré avant ces jours-ci dans l'hôpital des Frères de Saint-Jean de Dieu, qu'on appelle ici *Fratre bene Fratelli*, vous auriez vu dans un coin de la salle un homme au visage large et gras, aux joues pendantes, le plus triste des individus auxquels la brèche de Porta Pia ait donné passage. Il était rédacteur en chef du *Tribuno*, c'est tout dire. Chaque jour il exhalait dans ce journal infâme les flots de sa bile contre les prêtres, mais plus particulièrement contre la personne auguste du Saint-Père. Un jour il composait un article plus violent peut-être que tous les autres, quand il fut tout-à-coup frappé d'apoplexie et réduit presque à l'extrémité. On le porta à l'hôpital; mais ses fils, qui croyez-vous s'en chargea? Personne ne s'en occupa. Mais Pie IX apprend la chose! "Ah! dit-il, voici l'occasion de faire du bien à mon ennemi." Et vite des secours sont envoyés aux pauvres orphelins. Deux sont placés dans une maison, un autre dans une autre. Ce dernier nous racontait avec l'ingénuité d'un enfant de 10 ans, comme quoi son père avait été frappé d'apoplexie en écrivant un article contre Pie IX, et comme quoi c'était Pie IX qui lui servait de père maintenant.

Comme si Dieu avait voulu donner à l'action héroïque du Saint-Pontife la plus douce récompense qu'il pût ambitionner, j'apprends aujourd'hui que le rédacteur du *Tribuno* est mort dans les sentiments du plus sincère repentir. Peu de temps après sa chute, il revint à lui, et quoiqu'il fût enfoncé dans les sectes jusqu'au cou, entouré des bons soins des excellents Frères de Saint-Jean de Dieu, touché de la tendre et généreuse charité du Saint-Père à l'égard de ses enfants, aidé par les souvenirs d'une jeunesse qui avait été chrétienne dans sa première partie, il rétracta solennellement ses erreurs en présence de témoins dont quelques-uns même étaient protestants, ne s'occupant plus pendant les sept ou huit mois qu'il vécut encore que de prière et de religion, et enfin mourut saintement avant-hier, en faisant publier sa rétractation dans les journaux. Cet homme, qui avait été le scandale de Rome, s'appelait Valeri et était de Milan.

FAITS DIVERS.

"L'Union républicaine" de Bourges raconte le fait suivant :

Il y a environ dix ans, M. de V... avait épousé Mlle U... Ce mariage, qui avait été précédé d'une inclination mutuelle, paraissait assurer au jeune couple un bonheur sans nuage.

Cependant une heure d'entraînement funeste devait tout détruire et ajouter un chapitre de plus à l'histoire des fragilités humaines.

Mariée à seize ans, Mme de V... avait la gaîté et l'innocente coquetterie de son âge. Son mari lui laissait pleine et entière liberté dans ses actions, et, allait, lui-même au devant de ses moindres désirs, prenant sa part des triomphes qu'elle remportait dans les salons où elle se produisait, et s'en rapportant à elle du soin de son honneur.

Une lettre anonyme adressée à M. de V... est venue lui apprendre que sa femme entretenait des relations avec M. L... et que le lieu de leurs rendez-vous habituels était la maison portant le numéro 16, près de la gare.

A deux heures de l'après-midi, M. V... armé d'un revolver, s'est rendu à la maison indiquée. Les coupables y étaient.

La scène a été courte.

—Vous m'avez déshonoré, dit-il à M. L... ; misérable! je vais vous tuer.

Et aussitôt il lui lâchait les six coups de son arme en pleine poitrine.

M. L... tombait pour ne plus se relever.

Quelques instants après, M. de V... se constituait prisonnier.

Quant à sa femme, elle avait perdu connaissance.

Quelques détails sur Mlle Olga, la nouvelle étoile du Cirque des Champs-Élysées, ornés d'une anecdote amusante, le tout fourni par le chroniqueur du *Conseiller des familles* :

C'est une jeune fille de seize ou dix-sept ans qui exécute l'exercice des trapèzes avec l'adresse et l'audace de Léotard lui-même. Mais elle a inventé un perfectionnement : ses trapèzes sont des trapèzes vivants.

Deux gymnastes montent avec elle jusqu'à la voûte du Cirque; ils s'y suspendent, la tête en bas, à deux barres placées à sept ou huit mètres de distance. Puis, l'un prenant la jeune fille par les pieds, la balance un instant dans l'espace, et, comme une poupée légère, la jette à l'autre, qui la saisit par les mains.

rien de plus effrayant : à soixante mètres de hauteur, on voit passer et repasser dans l'espace ce corps frêle, qu'une chute broyerait comme verre, mais il y a tant de justesse dans la manière dont les gymnastes reçoivent ou lancent leur compagne, celle-ci semble si naturellement à l'aise au milieu de la course aérienne, que bien vite la peur fait place à l'illusion, et

l'on croit que des ailes invisibles soutiennent l'intrépide artiste, dans son vol.

Bref, Mlle Olga a des admirateurs tellement enthousiastes qu'il ne tiendrait qu'à elle, assure-t-on, de trouver un mariage sérieux et une jolie dot.

Je ne voudrais pas décourager les prétendants, mais je veux cependant raconter, pour leur instruction, une histoire qui date d'une trentaine d'années.

Il y avait alors une fort jolie personne, Mlle Garnerin, qui exécutait des ascensions aérostatiques aux Champs-Élysées dans le carré Marigny.

Un jour, un jeune américain se présente chez les parents de Mlle Garnerin, déclare son nom, le chiffre de sa fortune, presse royale, et finalement demande la main de la fille.

Les parents consentirent sans peine; Mlle Garnerin, consultée à son tour, répondit avec un fin sourire :

—Je veux bien dire oui, mais seulement à un mari décidé à me suivre partout.

—Mademoiselle, s'écria l'ardent jeune homme, je vous suivrai jusqu'au sommet de l'Himalaya!

—Eh bien! monsieur, reprit l'aéronaute, trouvez-vous demain soir, à six heures, au carré Marigny.

À l'heure dite, l'Américain arrivait au rendez-vous; il vit un ballon gonflé et frémissant au souffle du vent, une nacelle assez large enguirlandée de fleurs. Enfin Mlle Garnerin parut en costume pailleté, avec un drapeau de chaque main.

—Maintenant, dit-elle, monsieur, suivez-moi.

—Où cela? fit le prétendant légèrement ému.

—Mais là, dans ce ballon qui part pour le pays des étoiles. L'Américain s'enfuit et court encore. Mlle Garnerin murmura doucement :

—Et pourtant, je vais moins haut que l'Himalaya.

Un marchand de Copenhague, capitale du Danemark, a poursuivi la reine pour cent quatre piastres; la reine trouve que le compte est trop fort. Voilà un bon exemple d'économie pour les femmes.

La Nilsson étant devenue une dame française par mariage refuse de chanter en Allemagne.

Une dame écossaise ayant été abandonnée par son mari se mit à sa poursuite. Ayant aperçu, un soir, dans une église quelque un qu'elle prit pour son mari, elle l'attendit à la porte de l'église et sauta sur lui, comme une furie, lorsqu'il sortit. Lorsqu'elle s'aperçut de son erreur, le pauvre homme, qui était un bon vieillard de l'endroit, avait presque toute la barbe arrachée.

UNE CHANCE.—Mlle Bella Fowler, d'Indianapolis, une jolie brune et dont la fortune s'élève à \$250,000, est prête à recevoir des soumissions cachetées de tous les célibataires qui aimeraient à lui aider à dépenser ses écus.

À la clôture d'un bazar à Springfield, Illinois, les dames patronesses offrirent un prix de consolation à la doyenne des servantes de Ste Catherine présentes dans la salle.

Cette fois-là, au moins, la vanité féminine a servi à quelque chose de bon. On conçoit que personne ne s'est empressé de venir réclamer le prix offert, une jolie montre qui a été vendue \$40.—*Le National*.

Mort de l'ancien ministre du roi de Naples.—Un grave accident a eu lieu, place de la Concorde.

Les chevaux attelés à la voiture de remise 9,935 se sont subitement emportés, on ignore pour quelle cause, et sont allés s'abattre au pied de la statue de la ville de Lille.

Dans le véhicule se trouvaient M. Canofari, ancien ministre du dernier roi de Naples, le secrétaire de l'ambassade d'Autriche et un attaché à cette même ambassade.

Quand M. Canofari a vu que les chevaux n'étaient plus maîtrisés, il a voulu sauter à terre, absolument comme fit, dans une circonstance semblable, le duc d'Orléans, fils aîné de Louis Philippe. Il a fait une chute dans laquelle il s'est fracturé le crâne. Quand on est accouru pour le relever, on a reconnu qu'il avait cessé de vivre.

S'il faut en croire le *New-York Times*, la grenouille serait devenue l'un des plats les plus gastronomiques de la cuisine américaine et l'un de ceux les plus en vogue parmi les gourmets et les épicuriens qui fréquentent les restaurants de l'Empire City.

La grenouille américaine, généralement désignée sous le nom de Bull-frog ou bœuf grenouille, est connue de tout le monde en Amérique. Elle ressemble, quoique bien plus grosse qu'elle, à la grenouille ordinaire d'Europe; et comme règle générale, on n'en mange que les cuisses. La chair en est blanche et tendre, nutritive et savoureuse, et lorsqu'elle est bien et convenablement préparée, elle constitue l'un des plats les plus fins et les plus succulents que puisse désirer le gastronome par excellence.

La grenouille, continue le *Times*, se cuit de plusieurs façons, dans chacune desquelles l'extrême délicatesse de sa chair est apparente. Elle se prépare soit au court-bouillon, soit en friture, soit à l'étuvée, ou bien enfin à la fricassée. Les épicuriens de New-York la préfèrent frite, et voici comment elle se prépare de cette manière :

Les cuisses sont parfaitement dépouillées de leur peau, et on les trempe, pendant cinq minutes, dans de l'eau bouillante légèrement salée, puis on les retire et on les plonge quelques instants dans l'eau froide, on les met ensuite à égoutter; après quoi elles sont jetées dans une poêle chaude et frites en la manière accoutumée.

Le reste de l'article du *Times* est consacré à faire connaître la manière dont se pêche la grenouille en Amérique, et il se termine en indiquant le prix qui varie sur le marché de 2fr. 50 à 10fr. la douzaine suivant les restaurants, selon la bourse et l'appétit des consommateurs.

RESURREXIT.—Une jeune fille de Québec a failli être enterrée vivante, il y a quelques jours. On la croyait morte. On avait déjà fait les préparatifs de l'enterrement, la chambre avait été tendue de noir, les cierges allumés, on récitait les prières des morts. Un ouvrier fut appelé pour prendre la mesure du corps de la défunte et lui faire une bière. Il avait à peine commencé sa besogne qu'il entendit respirer la jeune fille et un instant après il la vit ouvrir les yeux. Avec une grande présence d'esprit il lui mit un mouchoir sur les yeux pour l'empêcher de voir ce qui se passait et se hâta de faire disparaître les cierges et les tentures de deuil. Quelques minutes après, la défunte mangeait et elle vit encore. Il est heureux que ces choses là n'arrivent pas souvent, car, ce serait décourageant.